

Le Domaine du Mystereux

Du Samedi: Il est hors de doute qu'il se passe autour de nous des phénomènes étranges que les plus grands savants ne parviennent pas encore à expliquer d'une manière satisfaisante.

Telle personne s'entend appeler distinctement la nuit, au point d'être réveillée et pourtant elle est seule chez elle; telle autre communique par la pensée avec un ami ou un parent très éloigné; d'autres enfin aperçoivent des choses invisibles pour leurs voisins, et les appareils photographiques eux-mêmes—qui ne sont pourtant que matière inanimée—peuvent enregistrer ces manifestations que l'œil humain est impuissant à voir. On pourrait varier les exemples et en citer une liste très longue.

Comment les explique-t-on? Généralement, de deux façons: certains gens les nient purement et simplement, d'autres cette formule rigide: il ne faut croire qu'à ce que l'on voit. D'autres regardent ces phénomènes au microscope et au lieu d'un grain de sable ils voient une montagne.

Les premiers constituent cette classe de gens suffisants et autoritaires qui prétendent posséder, eux seuls, la science universelle parce qu'ils ont décrété que tout n'est que matière. A noter qu'ils seraient bien embarrassés de définir cette matière. Les deuxièmes, campés aux antipodes des autres, voient partout de la sorcellerie, de la magie, des puissances ténébreuses, voire des jeteurs de sorts, bref tout le tremblement du diable à quatre d'une fantasmagorie aussi puérile qu'échevelée, peuplée de spectres, fantômes et revenants, depuis ceux qui courent le guillemot sur les landes bretonnes jusqu'à ceux qui, sous la forme d'un hanneton ou d'une araignée, se promènent les pattes en l'air dans leur cerveau.

Entre ces deux classes de gens, il y a place pour une autre: celle des êtres sensés, ceux qui ne s'emballent pas, étudient la question comme il faut le faire, c'est-à-dire froidement, et s'aperçoivent en fin de compte que ce que l'on est convenu d'appeler le mystérieux existe réellement, mais qu'il n'y a rien de plus naturel.

Si l'un de nos quart-de-savants modernes, c'est-à-dire un de nos grands génies du vingtième siècle avait vécu, avec toute sa science et ses appareils pour la manifester, non pas aux temps lointains où l'homme vivait dans les cavernes, non pas à l'époque chevaleresque et déjà éclairée de Charlemagne, non pas même au siècle ensoleillé de Louis de France le Quatorzième mais à celui, beaucoup plus rapproché de nous, qui vit évoluer le plus grand des Césars jusqu'ici, c'est-à-dire Napoléon, eh bien, ce savant d'aujourd'hui aurait tellement affolé ses contemporains par ses connaissances et sa puissance qu'il aurait conquis la terre entière en deux temps et trois mouvements... à moins qu'on ne l'ait tout bonnement brûlé vif ou écharpé en petits morceaux comme sorcier dangereux!

Napoléon, ce grand homme, ne voulait pas croire aux bateaux à vapeur, qu'il n'eût-il pensé en voyant un aéroplane, cet oiseau humain plus rapide que l'aigle, filer dans les nuages à deux cents milles à l'heure? De quel effroi superstitieux n'eût-il pas été saisi lui, l'homme au cerveau prodigieux pointant, devant les rayons X, la télégraphie et téléphonie sans fil, les applications multiples de l'électricité, le fantastique pouvoir destructif des armes guerrières, bref tout ce que, pour le bien ou le mal de l'humanité, les savants ont sorti d'un Néant dans lesquels ils fouillent sans arrêt avec une ardeur sans cesse renouvelée?

Dans le domaine psychique, celui que nous appelons merveilleux, il en est la même chose. Nos grands chercheurs d'aujourd'hui présentent les extraordinaires révélations de l'avenir mais c'est tout; enfants d'école qui balbutient, ils errent et tâtonnent dans une ombre semblable au Néant.

L'Univers béant, infini, est perpétuellement en travail formidable; de tous côtés fulgurent et se croisent sans arrêt des forces invisibles, flux et reflux électro-magnétiques, influences radioactives, effluves vitaux, ondes rapides encerclant les milliards de mondes perdus dans l'immensité et les reliant entre eux (exemple: la gravitation). Dans toute cette puissance prodigieuse, l'homme n'a même pas la valeur d'un grain de poussière; le peu qu'il voit et connaît est tellement insignifiant que ce n'est autant dire absolument rien auprès de tout ce qui existe. Au lieu de ses cinq sens, il en faudrait à l'homme dix, cent peut-être, pour pouvoir commencer à comprendre ce qui se passe et ce qui s'agit autour de lui ou bien à des distances incalculables.

Dans cent ans, dans mille ans, il connaîtra tant de choses que sa science nous glacerait d'épouvante aujourd'hui. Pourtant, que saurait-il comparativement à ce qu'il lui restera à apprendre? Rien... —F. de Verneuil.

Sur la Butte

Simon Arbellot dans Le Figaro: La République des camarades de Montmartre s'amuse comme une petite folle, tout est pour elle prétexte à des réjouissances variées auxquelles elle ne manque jamais de convier les Parisiens, ces habitants de la plaine.

La République de Montmartre n'a pas de soucis, haut placé sur la butte elle ne redoute ni prononciamiento, ni coup d'Etat, d'ailleurs elle n'a pas d'ennemis. Le maître de la commune libre, M. Depaquit, qui est aussi le président de cette République soulevée, est un homme populaire et ses deux adjoints, le capitaine des pompiers et le garde champêtre sont salués d'acclamations dès qu'apparaissent leur casque ou leur bicorne.

Tout le jour la vie sur la butte est paisible, tout y est simple aussi, mais le soir, quand sonnent sept heures au clocher de Saint-Pierre, le décor change. Sur la place du Tertre les traiteurs disposent des tables, les artistes, car tout le monde est plus ou moins artiste la nuit, font leur apparition avec des chansons et des cartons à musique sous le bras, le garde champêtre met son bicorne en bataille et M. le maire, un si digne homme pourtant, cligne ses petits yeux derrière ses lorgnons d'un air entendu.

Soyons tous légèrement égrillards; c'est la consigne pour recevoir les gens de la plaine.

Bientôt les cornes des autos retentissent dans les rues étroites et des véhicules de toutes sortes déposent sans cesse devant le presbytère une foule de gens qui ont faim et sont montés là-d'sus pour voir Montmartre.

Et ils en ont certes pour leur argent. Parqués sur la place, serrés les uns contre les autres, ils font semblant de dîner tandis que le chanteur à voix opère avec fracas et que l'avaleur de pétrole éclaire de lueurs tragiques ce petit coin de province où déjà la nuit tombe. Il y a aussi le poète, le dessinateur qui fait des silhouettes et la multitude de petits "Poubots" qui vendent la Vache enragée.

Comme on le voit, il est prudent de faire de la monnaie si l'on veut passer la soirée sur le territoire libre.

Mais tout cela c'est le travail quotidien, distraction des seuls visiteurs, venus d'en bas, en auto, avec des gros sous. Les citoyens de la République de Montmartre, eux, se rattrapent à d'autres heures et ne négligent jamais une occasion de s'amuser "pour ce que rire est le propre de l'homme".

On avait annoncé pour hier la grande assemblée annuelle de la Commune Libre de Montmartre, quelque chose comme le Conseil des ministres, ou le Conseil d'administration. Est-ce que par hasard les choses iraient mal, là-haut? s'est-on demandé un instant.

M. Depaquit a-t-il abdiqué devant les fascistes du "Billard en bois" ou les révolutionnaires du "Concou"? si tant est qu'il y ait de tels phénomènes en ces lieux si sereins?

La République serait-elle en danger à l'ombre de la basilique?

Non, rien de tout cela, et les fêtes réjouies de Furry, Martini, Dominique Bonnard, Xavier Privas, Trimouillat, Lemercier et Minus, à la sortie du funiculaire, rassurent les plus inquiets sur le sort de "l'Etat".

Les livres communs avaient tout simplement décidé de s'amuser entre eux. La grande assemblée qui devait être annoncée par des coups de canon, le fut par des coups de vin blanc; puis il y eut la course de la Plume et du Pinceau, réservée aux poètes et aux dessinateurs, et qui consistait à faire une chanson et exécuter un tableau pendant la course. On vit aussi, dit-on, la traversée de la Manchette et celle de la Butte par les autos-limogons. On vit surtout beaucoup de monde à l'apéritif.

A sept heures, tout était fini; les couverts à nouveau dressés sur la place et l'avaleur de pétrole prêt à se livrer à sa banale industrie. Les gens de la plaine allaient monter.

LE LABEUR FRANCAIS Paris.—M. de Lasteyrie a prononcé, hier à Castres, un important discours, tant par les heureux résultats économiques du travail français qu'il a résumés, que par les réformes fiscales qu'il a annoncées. Ce labeur, il fut considérable dans les villes comme dans les campagnes. Opposer, chez nous, ruraux et citadins serait criminel.

Ce qui fait la force de la France, a dit le ministre, c'est, en effet, cette solidarité qui régit entre les diverses forces économiques de la nation. Fait presque unique dans l'histoire, nous avons pu devenir une grande nation industrielle sans cesser de demeurer une grande nation agricole. Nous devons veiller jalousement à conserver cette harmonie, qui est une des conditions de notre équilibre national.

C'est cet équilibre qui nous a permis de surmonter la crise de l'après-guerre, sans bouleversement. Le régime reste inébranlable sur ses bases: les millions de petits propriétaires et de petits commerçants. On peut être fier des résultats de notre effort.

EN AVEZ VOUS COMME CEUX-CI



Ils étaient en vérité très beaux, ces jumeaux qui se sont présentés au bureau du Times-Picayune hier et avant hier pour obtenir des billets à la représentation que donne l'Orpheum cette semaine. Les invités sont les hôtes en somme des sœurs Barr, les artistes jumeaux qui jouent à ce théâtre. Il y en avait des bruns, des blondes, des petits, des grandes, une bande souriante de garçons et de filles, rayonnant la jeunesse.

La Tabac et la Regie

Fumer! Mais avec ces récentes fantaisies de la régie, voilà une chose qui va quitter le domaine de la simple élégance pour entrer dans celui de la somptuosité. Fumer! c'est un régal de millionnaires. Et je connais bien des gens qui ont décidé d'y renoncer. A une époque où une pauvre petite cigarette d'Orient coûte ce qui coûtait autrefois un excellent cigare, et où un cigare coûte le prix (ancien) d'un repas décent, je ne saurais leur en vouloir d'hésiter. Pourtant, je parlerai pour les autres, pour les obstinés, pour ceux que rien n'arrête. Ah! les admirables, les courageux! Ils paient sans sourcil dix francs une boîte d'Abdullah et ils en fument le contenu sans même user de l'économique bout d'ambre, comme cela, en jetant la moitié. Ceux-là sont des purs. Et le plus beau, c'est qu'ils n'aiment pas fumer, c'est qu'ils s'en priveraient très aisément. Mais voilà, ils en ont l'habitude, l'ensemble des petits gestes de ce rite aimable complète leur silhouette, s'harmonise à leur genre. Cela fait partie de leur élégance. Alors, ils ne renonceraient pas. Ne sait pas fumer qui veut, en effet. C'est tout un art. Et ceux qui sont passionnés du tabac fument sans élégance. On les voit s'empresser, tâcher de ne rien perdre, goûter l'arôme de l'herbe favorite de toutes les facès à la fois. Ceux-là se sentent d'ailleurs si bons à en fermer qu'ils s'enferment eux-mêmes, avec d'autres maniaques comme eux. Et là ils tettent leurs cigares, ils tirent sur leurs pipes, ils s'enfument. Ils sont heureux. Tant mieux pour eux. Mais le but de la vie élégante n'est pas de tout d'être heureux, il est de réaliser des apparences brillantes et belles. Il y a dans le bonheur je ne sais quoi de débrillé qui symbolise assez bien un rentier qui fume sa pipe avec un vieux manille sur la tête. L'élégant doit un peu souffrir, un peu se priver. Et s'il aime vraiment le tabac, commencer par fumer. Quand on fume trop, on a l'index et le pouce rôtis d'une très vilaine façon, qui sent le loup de mer de vaudeville. Rien de moins chic.

Absence

Tout un soir à rester loin d'elle, tout un soir Où me manque ou dirait plus qu'un autre moi-même! Sur un livre entrouvert, je penche mon front blême. Tout un soir, tout un siècle encore sans la voir!

Je pense à ses beaux yeux sous l'arc du sourcil noir, En murmurant: "Dieu seul sait à quel point j'en aime!" Je pense à son corps rose et pâle, ardent poème, A sa bouche qui sait les paroles d'espoir.

Tout un soir! Que l'absence est pesante et cruelle... Des heures ont passé depuis qu'elle m'était. Sur mon cœur éperdu sa tête lasse et belle.

Mais je suis sûr que si ce soir elle écoutait, A l'heure où tout s'endort et s'apaise et se tait, Elle entendrait mon cœur battre encore près d'elle.

—Gabriel Volland.

LES GRANDS EPREUVES D'HYDRAVIONS

Paris.—Le "Concours de la marine" qui devait faire suite à la "Course-croisière de la Méditerranée" et valoir à son vainqueur un million et demi de commandes, n'aura pas lieu, faute de concurrents. Il fallait, en effet, avoir accompli tout le parcours de la "Course-croisière", et deux hydravions seulement y avaient réussi; des deux, un seul réunissait les conditions imposées par la marine (force portante, plafond, etc.) et celui-là est précédemment obligé de changer de moteur à la suite de la course.

La grande épreuve d'ensemble des hydravions—course-croisière et concours de la marine—s'achève donc sur un insuccès qu'il serait puéril d'essayer de dissimuler. Mieux vaut se demander quelles en sont les causes.

Dix appareils avaient été engagés par leurs constructeurs. Deux ont échoué dans les épreuves éliminatoires. Puis, dans la course-croisière, deux autres se sont trompés sur le parcours, prenant Corte ou Calvi pour Ajaccio; trois ont eu des avaries de flotteurs en amersant ou en se faisant remorquer, un enfin, parti d'Ajaccio pour Bizerte, a rebrossé chemin à mi-roule sans donner ses raisons. Au total, sur huit départs, un abandon, deux erreurs de navigation, trois avaries concernant les coques, deux traversées aller et retour réussies (Saint-Raphaël-Bizerte et Bizerte-Berre).

On peut donc traverser la Méditerranée en hydravion, on peut même la traverser sans escale, puisqu'un des concurrents est allé de Saint-Raphaël à Bizerte en six heures, ce qui est un joli record.

Mais la plupart des aviateurs engagés dans cette course étaient mal préparés à une épreuve maritime, où il faut reconnaître sa position autrement qu'en suivant des lignes de chemin de fer, où il faut se souvenir qu'une coque qui flotte est, comme un navire, sujette à avaries; et la plupart des constructeurs avaient insuffisamment étudié les conditions spéciales d'une épreuve maritime, tant pour la réalisation des appareils que pour la formation du personnel.

Le temps ne leur manquait cependant pas; mais c'est un fait bien connu que les constructeurs d'avions attendent toujours le dernier moment pour mettre au point leurs engins, et nous en avons eu—et nous en aurons encore—bien d'autres exemples. Quoi qu'il en ait dit, le prix proposé valait bien quelques efforts, car outre les 100,000 francs offerts au premier, il y avait les commandes du ministère de la marine, pour un million et demi. Mais il s'agissait d'une épreuve aérienne, difficile, et on n'en a guère considéré que le côté sportif; c'est la raison de l'insuccès.

Le mari d'une femme dit souvent: "Je t'aime," mais pas toujours à sa femme.

Un Petit Maître du XVIIIe Siecle

On ne pense pas assez que, de tout temps, il y a eu des gens qui dessinaient et peignaient sans être des dessinateurs ni des peintres professionnels. Aujourd'hui, dans une vente à la mode, on ne peut pas espérer d'avoir un dessin de Charmontelle ou de Norblin de La Gourdaine, si l'on n'y met un prix plus que suffisant pour acquiescer—ailleurs—un beau dessin de Nicolas Poussin. Que dis-je? La duchesse de Chabot suscite des enchères flatteuses. Pourtant, la duchesse de Chabot et même Charmontelle ou Norblin de La Gourdaine, que sont-ils, sinon des amateurs?

A l'exposition dite "des Petits Maîtres et Maîtres peu connus du XVIIIe siècle," qui se tint en l'hôtel de la Chambre syndicale de la Curiosité et des Beaux-arts au mois de juin 1920, on pouvait voir, entre autres pièces intéressantes, une aquarelle, spirituellement et légèrement exécutée, enregistrée ainsi au catalogue:

Cette aquarelle a reparu devant le public à la vente de la collection Masson, laquelle a eu lieu les 7 et 8 mai 1923. La notice qui la concerne, dans le catalogue, reproduit à peu près l'article correspondant du catalogue de 1920. Elle ajoute cette indication: "Exécutée par Fauvel pour rappeler son ascension de cette colonne en 1789"; mais elle souligne le manque de tout renseignement sur cet auteur, en faisant suivre son nom de la mention: "Détails biographiques inconnus." En dépit de cette incertitude, sur une demande de 700 francs, la pièce fut adjugée au prix de 1,480 francs.

Or, Fauvel n'est pas un inconnu. Il est même presque célèbre ou, du moins, le fut. Mais sa célébrité ne lui vint pas par son talent de dessinateur, quoique l'aquarelle de la collection Masson ne soit pas la seule où il ait montré une fort agréable habileté de main. Il y a des dessins et des aquarelles de ce Fauvel en grand nombre à la Bibliothèque nationale. D'autres figurèrent dans une des collections les plus justement fameuses de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle, celle du comte de Choiseul-Gouffier, qui fut vendue en 1818. A vrai dire, les relations entre Choiseul et Fauvel ne furent pas seulement de collectionneur à artiste. Le comte de Choiseul-Gouffier était l'ambassadeur du roi de France près la Sublime-Porte. Il demeura à Constantinople, même après la Révolution, jusqu'en 1792, poursuivant la composition de son livre Le Voyage de la Grèce.

Fauvel était né à Clermont-en-Beauvais le 14 septembre 1753; il mourut à Smyrne le 12 mars 1838. Il avait reçu une éducation artistique. C'est comme artiste qu'il entra en 1780 au service du comte de Choiseul-Gouffier et fit un premier voyage dans diverses régions de la Grèce. En 1784, Choiseul, nommé ambassadeur à Constantinople, partit, accompagné d'un brillant cortège d'artistes d'érudits et de lettrés. Fauvel était du nombre. Il fut, pendant de longues années, vice-consul à Athènes. Il en gardait encore le titre, tandis qu'il résidait à Syra, puis à Smyrne, au moment de la guerre de l'Indépendance de la Grèce. D'abord pour le compte de Choiseul, puis pour son propre compte, Fauvel parcourut à maintes reprises la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, dessinant, mesurant, décrivant statues, monuments d'architecture, inscriptions, accumulant les notes, entretenant une immense correspondance avec tous les curieux d'antiquités. Deux de ses correspondants, qui étaient ses amis d'enfance, appartenaient au Louvre; Morel d'Arleux, qui fut nommé en 1804 conservateur des dessins du Musée Napoléon, et Bernier qui était, en 1807 et 1808, inspecteur des travaux du Louvre.

Lorsqu'il mourut, il laissait d'abondants papiers qui sont aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale: huit volumes de notes et correspondances, quatre cahiers de dessins. Il laissait aussi une collection d'antiques qui fut vendue aux enchères. Mais des antiquités qu'il n'avait cessé de recueillir, il en avait vendu encore davantage. "Mes appointements, disait-il, ne me permettent pas de satisfaire ma passion pour les arts; je me vois obligé de me défaire des objets après en avoir joui, pour avoir les moyens d'en découvrir d'autres et de jouir encore."

Or, en l'année 1780, date inscrite sur l'aquarelle de la collection Masson, Fauvel, toujours aux gages du comte de Choiseul-Gouffier, fit un séjour assez long en Égypte. Il venait de Morée où il avait été—sans plaisir—le compagnon de voyage de l'abbé Barthélémy, l'auteur du célèbre Anacharsis, et c'est un peu contre le gré de son noble protecteur que, le 27 avril, il avait fait voile vers Alexandrie. Le 12 mai, il découvrit une inscription sur la base de la colonne de Pompée. Il revint à Constantinople, à la fin de décembre de la même année. Au printemps de 1792, le voilier de nouveau en Égypte. On voit par ses papiers que, le 10 avril, il est à Alexandrie et fait l'ascension de la colonne de Pompée. Il y place inscription sur fer-blanc, frappée avec un poinçon, que Conté

La Naphtaline Brute

L'emploi de l'essence pour l'alimentation des moteurs constitue actuellement de l'énergie obtenue, et c'est pourquoi on a cherché à lui substituer un autre carburant. Nos lecteurs connaissent toutes les discussions auxquelles a donné lieu la recherche d'un carburant national imposé à tous et il ne nous appartient pas d'y revenir. Problème vraiment complexe et dans lequel interviennent différentes questions, non seulement relatives à la technique du moteur, mais encore et surtout des questions d'ordre économique. L'alcool qui serait mélangé à l'essence provient de la distillation. Nous devons le acheter de l'essence à l'étranger, mais, si nos betteraves sont utilisées pour la production de l'alcool, c'est du sucre que nous devons importer. On voit que la solution est difficile à trouver.

Dans un autre ordre d'idées, on a pensé à utiliser les huiles lourdes pour alimenter les moteurs à explosions, mais, par suite du peu de stabilité de leur composition chimique, ces huiles n'ont pas donné, en général, les résultats qu'on pouvait en attendre. On se souvient cependant de la randonnée effectuée récemment sur une automobile munie d'un moteur à huile lourde et du prix de revient extraordinairement bas du kilomètre parcouru.

Parmi les hydrocarbures utilisés, il en est un qui donne de bons résultats, c'est la naphtaline brute solide, que l'on reçoit sous forme de poudre dans des sacs ordinaires. L'utilisation de ce carburant a présenté tout d'abord certaines difficultés, précisément parce qu'il est solide à la température ordinaire et que, pour l'utiliser, il faut évidemment le chauffer à une température supérieure à son point de fusion qui est de 79 degrés. Au début, on faisait fondre la naphtaline brute à 100 degrés et une pompe l'élevait dans un réservoir supérieur, d'où elle était dirigée vers un carburateur spécial. Mais cette façon de procéder, très compliquée en pratique, ne permettait son emploi que dans des cas très particuliers.

On sait que la naphtaline se trouve dans le commerce sous la forme brute, blanche, ou sublimée. Les deux dernières brûlent très bien lorsqu'on les mélange à une proportion d'air convenable. Cependant, si on emploie la naphtaline blanche, le moteur ne peut plus être remis en marche lorsqu'il est froid, car une infinité de petites parcelles de naphtaline restées dans les segments de piston et dans les guides de soupapes l'immobilisent complètement. C'est pourquoi on avait songé à prolonger le fonctionnement du moteur pendant un quart d'heure environ, en l'alimentant avec de l'essence.

UNE EXPOSITION D'ART FRANCAIS A NEW-YORK

L'an prochain, doit être célébré le tricentenaire de la fondation de la ville de New-York, créée, comme l'ont établi des travaux récents, par une colonie composée uniquement de familles du Hainaut français qui, sous la conduite d'un industriel d'Avesnes, Jansé de Forest, vinrent, en 1623, s'installer à l'embouchure de l'Hudson.

A l'occasion de ce tricentenaire, le Palais des Beaux-Arts de New-York sera mis à la disposition des artistes français pour une grande exposition. Au nom de l'Académie des Beaux-Arts de New-York, M. Bartlett, le grand sculpteur américain, vient d'en informer l'Académie des Beaux-Arts de Paris, dont il est membre associé. Le président du Comité chargé d'organiser les fêtes du tricentenaire, M. Robert de Forest, descend en ligne directe du fondateur de la ville de New-York.

Il faut souhaiter que les artistes français répondent en grand nombre à la courtoise invitation de leurs confrères américains.

OUI, C'EST TOUT

"Un écho de 'Aux Ecoutes': Le maréchal Joffre assiste avec régularité à toutes les fêtes coloniales auxquelles il est convié. Il n'a pas oublié qu'il fut un grand colonial, et il aime se retrouver dans les milieux où l'on parle des pays où il décrocha ses premiers galons. Assis à une place d'honneur, il mange silencieusement, n'échangeant que de rares discours de tous les orateurs sans préférer lui-même une seule parole.

A l'un de ces banquets, récemment, une dame, fort décolletée, essaya de le faire parler: — Eh bien! lui dit-elle, la bataille de la Marne... — Oui, la bataille de la Marne... fit Joffre.

La femme ressemble à un tableau sans vouloir entre des mains inexpérimentées jusqu'au jour où un vrai amateur a mis le gros prix. y retrouvera en 1798. C'est donc deux fois, à peu d'intervalle, que Fauvel a fait l'ascension de la colonne de Pompée. L'aquarelle de la collection Masson, portant la date de 1789, est un souvenir de la première ascension.—Paul Jamot, conservateur adjoint des peintures au Musée du Louvre.

MAL INFORME

Le jeune homme.—Monneur, je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille? Le millionnaire.—Mais, jeune homme, je n'ai pas de fille. Le jeune homme.—Tiens, on m'avait dit que vous en aviez une!